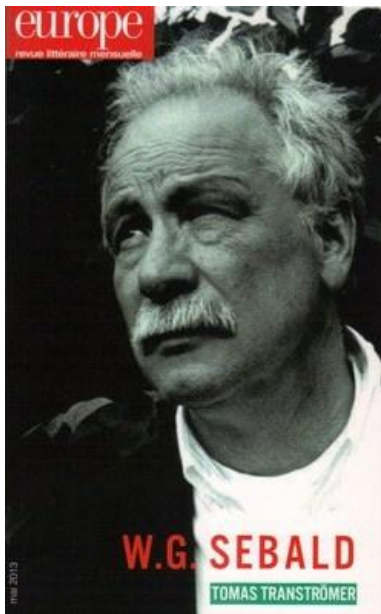


## Un nouveau souffle de la poésie allemande avec Kunze, Sebald

PAR PATRICE BERAY  
ARTICLE PUBLIÉ LE MARDI 3 SEPTEMBRE 2013

Il n'est guère étonnant qu'en 1975, dans un entretien qu'ils menèrent en commun, Reiner Kunze et W.G. Sebald en soient venus à s'interroger sur l'acte de résistance dans l'art, en essayant de cerner comment et à quel moment il pouvait se manifester. La réponse de Sebald, citée par Ben Hutchinson dans le numéro spécial de la revue *Europe* qui lui est consacré, est édifiante en regard de l'histoire allemande : « *S'il y a un moment propice à la résistance ? Partout où l'art met mal à l'aise.* »



Ce faisant, Sebald ne pouvait mieux mettre en valeur la vie et l'œuvre de son interlocuteur du moment qui, peu après, en 1977, après avoir multiplié les signes publics de protestation, dut quitter définitivement l'ex-République démocratique allemande (RDA).

C'est que le poète, traducteur mais aussi redoutable satiriste de la société est-allemande Reiner Kunze (né en 1933) s'est appliqué à contrarier les lignes toutes tracées de sa destinée. À moins que ce ne fût un ordre politique aussi établi qu'écrasant qui le fit d'emblée se regimber. Et exemplairement au travers d'un déterminisme social si obtus qu'il a contraint

ce fils d'une famille de mineurs de fond d'Oelsnitz-Erzgebirge à interrompre sa carrière d'universitaire à Leipzig.

[[lire\_aussi]]S'il n'a évité aucune embûche que son indocilité ne pouvait que dresser sur sa route, il s'ouvrit néanmoins de la sorte d'autres voies, où le personnel et le collectif, l'intime et le commun, se sont entrelacés, l'un n'allant jamais sans se rappeler à l'autre. Ainsi, nonobstant les 3 500 pages du dossier réuni contre lui par la Stasi (comme le signale Emmanuel Terray), Reiner Kunze dut aussi au hasard d'un passage à Radio-Leipzig, puis à l'échange épistolaire qui s'ensuivit, de rencontrer une lectrice qui se révéla être pragoise et – au terme d'une correspondance de 400 lettres ! – d'être « *entré par mariage en Tchécoslovaquie* ». Puis, c'est par une petite porte de la grande histoire, des années après le tant honni printemps de Prague, que les Kunze durent quitter la RDA et se réfugier près de Passau, au bord du Danube.



Reiner Kunze © Jurgen Bauer

D'une composition fragmentaire, comme autant de brèves et promptes prises, mais fermes, sur la réalité d'un monde qui n'est pas sûr (« *Nous sommes sûrs de la terre/ Simplement, la terre/ n'est pas sûre* »), tout l'art « éprouvé » de Kunze consiste dans ses poèmes à ne jamais s'abstraire du cadre des conditions qui sont faites à la vie humaine. Le plus étonnant est qu'il parvienne à en saisir les facettes

tant matérielles que spirituelles du point de vue des vies singulières, comme dans ces vers du poème « Résolution courageuse » (dans *Invitation à une tasse de thé au jasmin*) :

*Il est possible qu'un jour  
à la vue d'une chaussure vide  
l'univers  
s'écroule sur nous  
Alors que l'on pense au pied  
auquel la chaussure appartenait  
et au jeu des orteils  
qui, une multitude de fois, lorsque nous  
étions couchés l'un près de l'autre,  
catapultait*

*l'univers*

*et le faisait reculer  
à sa place*

Préoccupée par la contingence, par la vie ordinaire, la poésie de Reiner Kunze ne se laisse pourtant pas réduire à un lyrisme familier. Son sens de l'image révèle une partition sévère, la vision coupant net à ce qui lui est repris par l'espace ou par le temps : « À la nuit, tu écailles la voûte céleste/ sans blesser sa peau noire. » De même, dans le poème « Adieu », justement signalé par Jean-Pierre Dubost dans sa préface à *Invitation à une tasse de thé au jasmin* :

*Le contrôleur claqua la porte sur le silence*

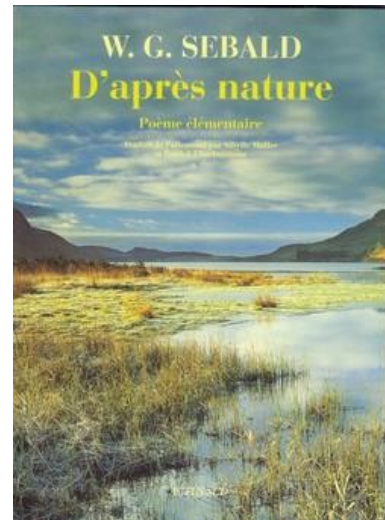
*Le signal est sur noir*

*De plus en plus loin la main avec le mouchoir,  
oiseau avec une seule aile*

### **La forme « élémentaire » d'un poème épique**

Ne cédant pas à une langue d'écriture qui ne serait plus médiatrice entre le moi (de celui qui écrit) et le monde, la poésie de Kunze relève ainsi le défi qu'avait pointé en 1956 pour toute la modernité poétique (et au premier chef la poésie de langue allemande) le brillant philologue Hugo Friedrich dans son essai majeur, *Structure de la poésie moderne* (*Die Struktur der Modernen Lyrik*). Ce que Reiner Kunze a accompli dans une poésie fragmentaire, bardée d'éclats compacts et lumineux, W.G. Sebald

a entrepris en 1988 de le réaliser sous la forme « élémentaire » d'un poème épique, *D'après nature* (*Nach der Natur*).



Déjà effectif chez Reiner Kunze, c'est le moi (sujet) autobiographique qui féconde le geste poétique de Sebald le quel, s'il doit sa notoriété grandissante d'écrivain à ses récits (*Austerlitz*, *Les Émigrants*, *Les Anneaux de Saturne...*), n'a cessé d'écrire des poèmes jusqu'à sa mort prématurée (1944-2001) sur une route d'Angleterre, près de Norwich.

Fascinante personnalité des lettres allemandes s'il en est, Sebald a tôt choisi de quitter l'Allemagne pour poursuivre ses études en Angleterre où il s'est installé définitivement en 1970. Comme Hans Magnus Enzensberger, son futur éditeur, tout à l'emprise de la pensée éthique et politique de l'École de Francfort et de Walter Benjamin, il n'a pas eu de mots assez durs pour l'Allemagne de la reconstruction et du « miracle économique », paravents et échappatoires à un passé collectif refoulé.

*D'après nature* est à ce jour le seul livre poétique de Sebald traduit en français. Pour autant, il laisse augurer d'un geste d'une rare ampleur d'écriture. C'est que la poésie et l'histoire s'y trouvent confrontées en un triptyque relatant trois vies – celles du peintre du célèbre retable d'Issenheim, Matthias Grünewald, de Georg Wilhelm Steller, naturaliste et explorateur, et de Sebald lui-même – à une œuvre de destruction naturelle qui pourrait être assimilée à celle du temps.

À ceci près que le geste du poète en s'appropriant le récit sur le mode autobiographique se place à l'origine de son expérience du temps. Ainsi la véritable **ekphrasis** qu'est la description du retable de Grünewald s'achève-t-elle par contraste absolu en une image de disparition physique de toute perception :

*C'est ainsi, quand le nerf optique  
se déchire, que dans l'atmosphère immobile  
tout devient blanc, comme la neige  
sur les Alpes.*

Exact contrepoint à la modernité poétique que faisait poindre le pessimisme historique de Hugo Friedrich, le poème de Sebald réussit cette extraordinaire prouesse d'inventer au fil de l'écriture le temps de la vie humaine. Pour ce faire, il laisse résolument de côté la transcendance vide d'un réel privé d'action, non temporel, à laquelle a été trop confiné le geste poétique depuis l'après-guerre. Jusqu'aux « *phrases pauvres en conjonctions* » se pliant « à la **parataxe** », décrites par Friedrich comme marquant « *l'abolition* » de tout contact entre l'homme et le monde, dont *D'après nature* prend le contre-pied. Cette poésie au lyrisme englobant, renouant avec le récit, peut alors s'éployer dans des poèmes au long phrasé de dix à seize vers, maintenant en tension une voix unique :

*Le long de l'horizon  
des cargos passent  
dans un autre temps,*

*mesuré par le tic-tac  
des compteurs Geiger de la centrale  
de Sizewell, où lentement  
ils détruisent  
le noyau du métal. Murmures  
de démence sur la lande  
du Suffolk. Is this  
the promis'd end ? Oh,  
you are men of stones.  
Ce qui est mort  
le restera. Aimer  
Donne la vie. Je ne sais pas  
qui me dit quoi ? comment ?  
où ou bien quand ? est-ce qu'à présent  
l'amour n'est rien ? ou alors tout ?  
eau ? feu ? bien ?  
mal ? vie ? mort ?*

**Reiner Kunze**, *Invitation à une tasse de thé au jasmin*, traduit de l'allemand par Muriel Feuillet et Mireille Gansel (édition bilingue), 204 p., 25 euros (2013) ; *Un jour sur cette terre*, traduit de l'allemand par Mireille Gansel (édition bilingue), 144 p., 23 euros (2011). **Cheyne éditeur**, tous deux dans la collection « D'une voix l'autre ».

- **A retrouver dans la Bibliothèque de Mediapart**
- W.G. Sebald**, *D'après nature*, « Poème élémentaire », traduit de l'allemand par Sibylle Muller et Patrick Charbonneau, Actes Sud, 92 p., 15 euros (2007).
- **A retrouver dans la Bibliothèque de Mediapart**

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Directeur éditorial** : François Bonnet

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 32 137,60€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Gérard Desportes, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur et prestataire des services proposés** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 32 137,60€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.